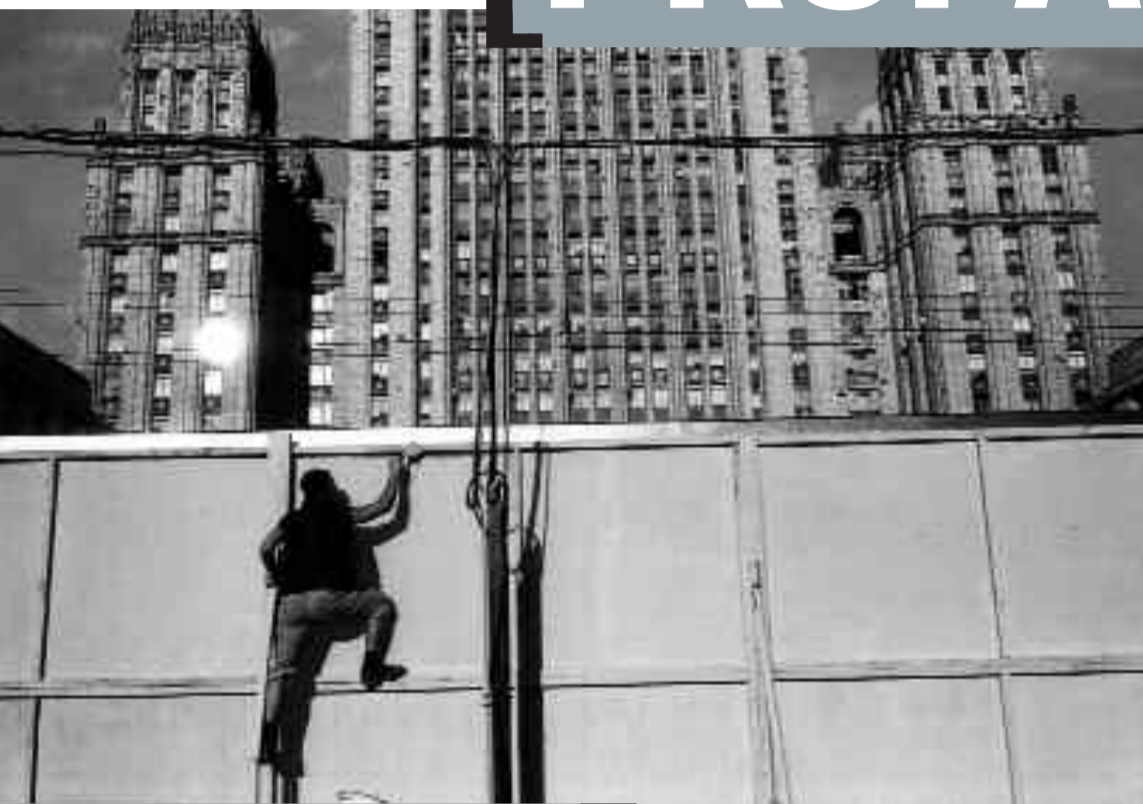


PROPA



GANDE

“
QUI EST VIVANT?
”

SAINT PAUL

éditions
verticales

33 rue saint-andré-des-arts
75006 paris
tél. 01 49 54 16 55
contact-verticales@gallimard.fr
www.editions-verticales.com
diffusion gallimard / distribution sodis

 A80488

QUI EST VIVANT ?

Cette question que pose saint Paul, nous demandons aujourd'hui aux écrivains « verticaux » d'y répondre. Les cinq auteurs de notre rentrée inaugurent un corpus qui prendra sa forme définitive en mars 2007 à l'occasion du dixième anniversaire des éditions Verticales.

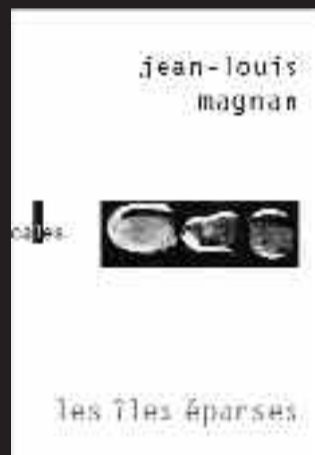
Le corps où circule un fluide pulsé par un cœur (Homme, tigre et pingouin) ou par un curieux mouvement en direction de ses terminaisons (racines, feuilles et fruits).
Le corps qui a les yeux sur ce mouvement à l'intérieur de lui, qui cherche (Homme, tigre et pingouin) et se faufile (racines et feuilles).
Le corps qui a les yeux sur ce mouvement à l'extérieur de lui, dans l'intérieur des autres, et qui se bat pour ne pas l'empêcher (Homme, tigre et pingouin).
Le corps qui se bat pour alimenter ce mouvement (Homme et tigre).
Et celui qui est ému jusqu'à la folie par ce mouvement (Homme-tigre, Homme-pingouin et Homme-feuille).

Le tambourin du pouls, il ne faut pas s'y fier, c'est juste pour le folklore. La chair est à l'ennemi, ça fait longtemps déjà. Vous pouvez vérifier : le dandinement de vos artères n'empêche pas la putréfaction. Vous pensez que vous êtes debout quand en fait vous n'êtes plus que droit, très droit, infiniment. Et pourtant pas tellement d'aplomb. C'est à cause des vers blancs, ils ne savent plus se tenir dès lors que sous la peau tout est leur territoire. Vous avancez, c'est évident. Et vous criez à la bonne soupe. Durant de grands banquets, la fringale ne s'apaise qu'orée autophagie. Vous êtes nombreux, vous avancez. La démarche n'est pas élégante, mais c'est si difficile quand on est une enveloppe toute remplie de vers blancs, la station verticale.

— Ne vous mettez pas dans cet état, cela n'est bon ni pour votre santé de petit professeur malingre ni pour votre réputation ; la colère ne sert à rien, elle brise la vaisselle et pourrait gâcher une amitié encore jeune : il faut plutôt vous rendre à l'évidence, avec la sagesse des vaincus (il ne leur reste plus que celle-là) : le cœur est vivant, le foie est vivant, les genoux sont vivants, le nombril est vivant lui aussi, à sa manière, les poumons sont vivants, les orteils sont vivants, la verge est vivante, le larynx est vivant, comme l'étoile de l'anus et même le cerveau, mais la créature reste morte — il faudra vous y faire, ou bien recommencer.
— Vas-tu te taire une bonne fois pour toutes ? répond le docteur Frankenstein à la créature.

Je ne sais plus.

Qui est vivant — Moi. Et pas la peine de faire semblant d'être morte.
Qui est vivant — Moi. Et je regarde *Rio Bravo*. Les fausses plumes et les parades. Et je marche dans la rue. Et je prends le train — plusieurs trains. Et je respire l'air du printemps qui vient. Et je compte les carrés blancs et noirs du sol de la gare. Et j'embrasse la joue rebondie de mon petit enfant — sa chair tonique. Et j'écoute une musique que j'aime — non, ça je ne peux pas. Et je bois la nuit assise à une terrasse sur rue, je bois une bière fraîche. Et je l'écoute respirer. Et je l'écoute dire. Et je l'entends dire ne plus vouloir — ne plus pouvoir écrire.
Tu sais, moi j'aime la vie — C'était la première fois où il a commencé à parler de sa maladie mortelle.



EN LIBRAIRIE LE

31
AOÛT
2006

EN LIBRAIRIE LE

28
SEPTEMBRE
2006



EN LIBRAIRIE LE

05
OCTOBRE
2006



Arno Bertina
ANIMA MOTRIX



**EN LIBRAIRIE
LE 31 AOÛT 2006**

ISBN 2.07.078114.3
412 pages

Né en 1975, Arno Bertina est l'auteur de deux romans chez Actes Sud, *Le dehors ou la migration des truites* (2001) et *Appoggio* (2003), ainsi que d'une fiction parue sous le nom de Pietro di Vaglio, *La déconfite gigantesque du sérieux* (Lignes, 2004). Collaborateur régulier de revues, notamment *Inculte*, il a consacré plusieurs études à des écrivains contemporains. Arno Bertina a été pensionnaire de la Villa Médicis à Rome en 2004-2005. À cette occasion, il a écrit avec Bastien Gallet, Ludovic Michaux et Yoan De Roeck une farce archéologique : *Anastylose, Rome, -13, -9, 1942* (Fage, 2006).

Paraît simultanément chez Naïve, coll. « Sessions »

Trois personnages – un vendeur de bibles, un flic et un producteur de rap – relatent leur rencontre avec Johnny Cash, chanteur de country devenu sur le tard icône du rock. Trois récits hantés par quelques figures sorties de l'œuvre de Faulkner.



“
N'avoir plus d'ombre.
”

Un homme vient de passer la frontière franco-italienne. A-t-il de bonnes raisons de fuir ? S'appelle-t-il Ljube ? Est-il persécuté ? Rongé par une mauvaise conscience diffuse (il a laissé sa femme derrière lui aux mains de ses ennemis), il se croit poursuivi par la police, sinon d'autres puissances supérieures, et tient ficelé un Pakistanais dans le coffre de sa voiture de fonction. Mais l'obsession peut aussi bien relever du pur délire. Au fil des jours, les raisons de sa cavale s'éclaircissent, contredites par un étrange Chinois qui vit en ermite au sud de l'Italie. Après cette rencontre, il abandonne la voiture et son encombrant colis. Au contact de la forêt et des animaux qu'il guette la nuit, le corps de l'homme aux identités multiples se transforme. Il chute deux fois lourdement. Les médecins du Chinois n'endignent pas sa métamorphose inexorable. Il finit par quitter ces collines : son voyage vers le Sud semble impossible à arrêter. Une grande ville. Paumés et clandestins amassés là y vivent comme dans une cité parallèle. Le corps de Ljube continue de se transformer. Il arpente la nuit des trottoirs, y rencontre une prostituée qui porte le prénom

de sa femme et retrouve une vieille connaissance, une duchesse excentrique. À ses côtés, le couple de fortune dérive jusqu'à la côte Adriatique, accompagné d'un jeune migrant en quête de son cousin. C'est là, étrangement, sur ce littoral où l'amie semi-mondaine organise des soirées jet-set, que le héros sera de nouveau en contact avec des réfugiés : ils vont lui décrire leurs itinéraires d'exil et les trafiquants humains qui leur ont permis d'arriver en Europe.

Anima motrix met en scène une métamorphose et une attraction irrésistibles. Celle d'un homme de pouvoir, Ljube, dont l'errance vers le Sud des exilés n'a d'égal que l'ampleur de sa mue corporelle, mentale et identitaire. Ce roman, traitant de sujets contemporains, puise en partie sa source dans le mythe d'Actéon (Ovide). Dans la fable, Actéon le chasseur aperçoit Diane nue. Il est châtié par la déesse parce qu'il a vu/fait ce qui est interdit. De chasseur, Actéon/Ljube devient proie par sa métamorphose en cerf. La « fuite » à travers la forêt et les villes va le densifier, le muscler, le déformer. Mais ce qui anime, donne « l'esprit de mouvement », la force motrice (*anima motrix*) de cet être ne se

réduit pas à la fable ovidienne. Le héros d'Arno Bertina échappe à une conception crispée de l'identité pour découvrir, grâce à sa mutation, la notion de communauté. Qu'est-ce qui fait tourner la planète finalement ? Et graviter les hommes ? Si ce roman ample évoque un road movie, rien d'initiatique dans cette errance italienne, plutôt une course indéterminée, un désapprentissage total de soi, un voyage qui emprunte le chemin inverse des réfugiés qui, d'Afrique, cherchent à pénétrer l'Eldorado européen. Ce texte libre et jubilatoire doit aussi beaucoup au traitement de la langue, musicale, syncopée, orchestrée par une série de rencontres entre Ljube et une humanité brisée et fière : un homme traversé par les autres. C'est tout cela, *Anima motrix* : la liberté du lecteur d'avancer dans ce texte foisonnant et lumineux et d'élargir son horizon au fil du récit. C'est avant tout une merveille d'intelligence et de présence au monde, à sa part d'humanité la plus clandestine.



Chloé Delaume
**J'HABITE
 DANS LA
 TÉLÉVISION**

Chloé Delaume est née à Paris en 1973. Elle a publié *Les mouffettes d'Atropos* (Farrago, 2000), *Le cri du sablier* (Farrago/Léo Scheer; Prix Décembre 2001), *La vanité des somnambules* (Farrago/Léo Scheer, 2002), *Corpus Simsi* (Léo Scheer, 2003) et *Les juins ont tous la même peau* (La Chasse au Snark, 2005). Elle a rejoint les éditions Verticales avec *Certainement pas* en 2004. Travaillant par ailleurs avec des musiciens électroniques, Chloé Delaume a développé seule, entre novembre 2004 et mai 2006, un cycle de performances autour du chantier *J'habite dans la télévision* : douze lectures « bandes-sonnées » ont été présentées à Lille, Paris, Genève ou Bruxelles. Ce travail a abouti à la réalisation d'une pièce sonore, sorte de Bande Originale du Livre, disponible sur le site de l'auteur dès l'été 2006. Pour plus d'infos www.chloedelaume.net



“
 Du réel de là où je suis.
 ”



EN LIBRAIRIE
 LE 31 AOÛT 2006

ISBN 2.07.078139.9
 192 pages

« Patrick Lelay dit : Pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation de le rendre disponible, c'est-à-dire de le divertir, de le détendre, de le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola c'est du temps de cerveau disponible. »

Dans ce neuvième livre de Chloé Delaume, une narratrice – « la sentinelle » –, pour comprendre comment se fabrique exactement et concrètement la mise en disponibilité du temps de cerveau humain, décide de se livrer à une expérience.

« Le projet fut conçu pour durer 22 mois, au cas où, au final, ce serait l'Apocalypse. Il n'avait pas de nom. Il consistait en une étude, celle d'un sujet soumis du lever au coucher à la télévision. »

Devenue volontairement son propre sujet d'étude, elle va se soumettre aux afflux de messages médiatiques et publicitaires et regarder le maximum de programmes de divertissement pour en ramener des informations du réel. La narratrice

cherche à définir les nouveaux types de réflexes et de besoins « implantés » en elle par cette immersion dans la télévision, en observer les effets, les identifier pour mieux les analyser, les combattre afin d'échapper à cette Fiction généralisée, la nôtre.

« Je me ferai sentinelle pour consigner chaque jour en quoi consistent vraiment les actions engendrées. Le télé-réalisme affirme ne dispenser que du bonheur car aux simples d'esprit sera la béatitude. Je dois connaître leurs armes pour en devenir une et plonger à mon tour dans leur magma spongieux. Que mes ongles s'en-deuillent enfin d'un sang caillé résonnant du rhésus maudit de l'oiseleur. »

Plus elle s'enfonce dans cette expérience, plus la narratrice constate combien son point de vue change : son cerveau et son corps se modifient, certaines préférences gustatives se mettent en place... Elle tente de résister à ce passage en force de la disponibilité de son cerveau. Sa perception des autres s'oriente de celle d'un être humain

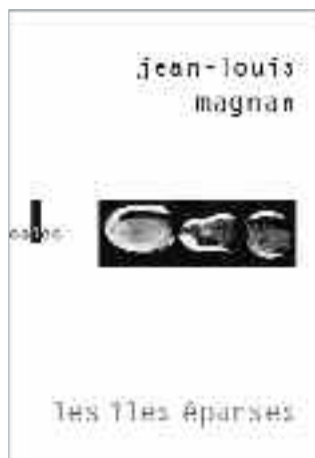
observé à celle, distancée, d'un cobaye de laboratoire qui réagit de l'intérieur de la télévision. « *J'habite dans l'aquarium des hypnoses cathartiques, dans les viscères couleuvres de la grande narration. Je loge dans un organe malade, l'ovaire de la Marie Vision. L'Ogre, comme tout proxénète, redoute les coups à l'estomac et a très peur des dictionnaires. Je vous aurais prévenus, tentez de vous en souvenir.* »

Progressivement, son hémisphère gauche commence à fondre et cherche à s'échapper de sa tête par le canal lacrymal, puis elle est victime d'hallucinations ; elle rejette son corps ; perd sa libido ; son inconscient se trouve parasité par ce monde réel qui n'en est pas un, son comportement bascule : elle est alors avalée par la télévision.

Chloé Delaume a construit *J'habite dans la télévision* sous la forme d'un rapport en vingt-sept pièces émanant du ministère de la Culture et du Divertissement. L'auteur du *Cri du sablier* joue sur plusieurs registres stylistiques et langagiers à partir des recherches liées aux neuro-

sciences, des discours pétaradants du neuromarketing et des dossiers de médiamétrie. Le livre est riche de ces références, de propos télé-rapportés, d'expressions en quête d'origine car l'humour de Chloé Delaume est aussi le sédiment de ce texte roboratif. Confrontant nos fictions individuelles au formatage d'une fiction généralisée, l'auteur repose avec ce livre la question de l'autofiction. Face à la grande Fiction Collective, face à un ennemi qui n'a plus de visage ni de corps en propre, dire « Je » est une façon de résister, de rester debout. Si Chloé Delaume se confronte au petit écran et à ses hypnoses cathartiques, elle le fait non pas en pamphlétaire-documentariste, mais en écrivain, sur le qui-vive, telle une sentinelle.

Jean-Louis Magnan est né en 1970 à Boulogne-Billancourt. Son premier roman, *Anti-Liban*, paru en septembre 2004, a été remarqué par la critique avant de recevoir la mention spéciale du Prix Wepler.



EN LIBRAIRIE
LE 31 AOÛT 2006

ISBN 2.07.078113.5
272 pages

À quelques heures du passage à l'an 2000, Barnabé Dole, un homme parvenu au crépuscule de son existence, se laisse aller à une confession testamentaire adressée au jeune éphèbe Nathan, alias Angelo, endormi dans la chambre d'à côté.

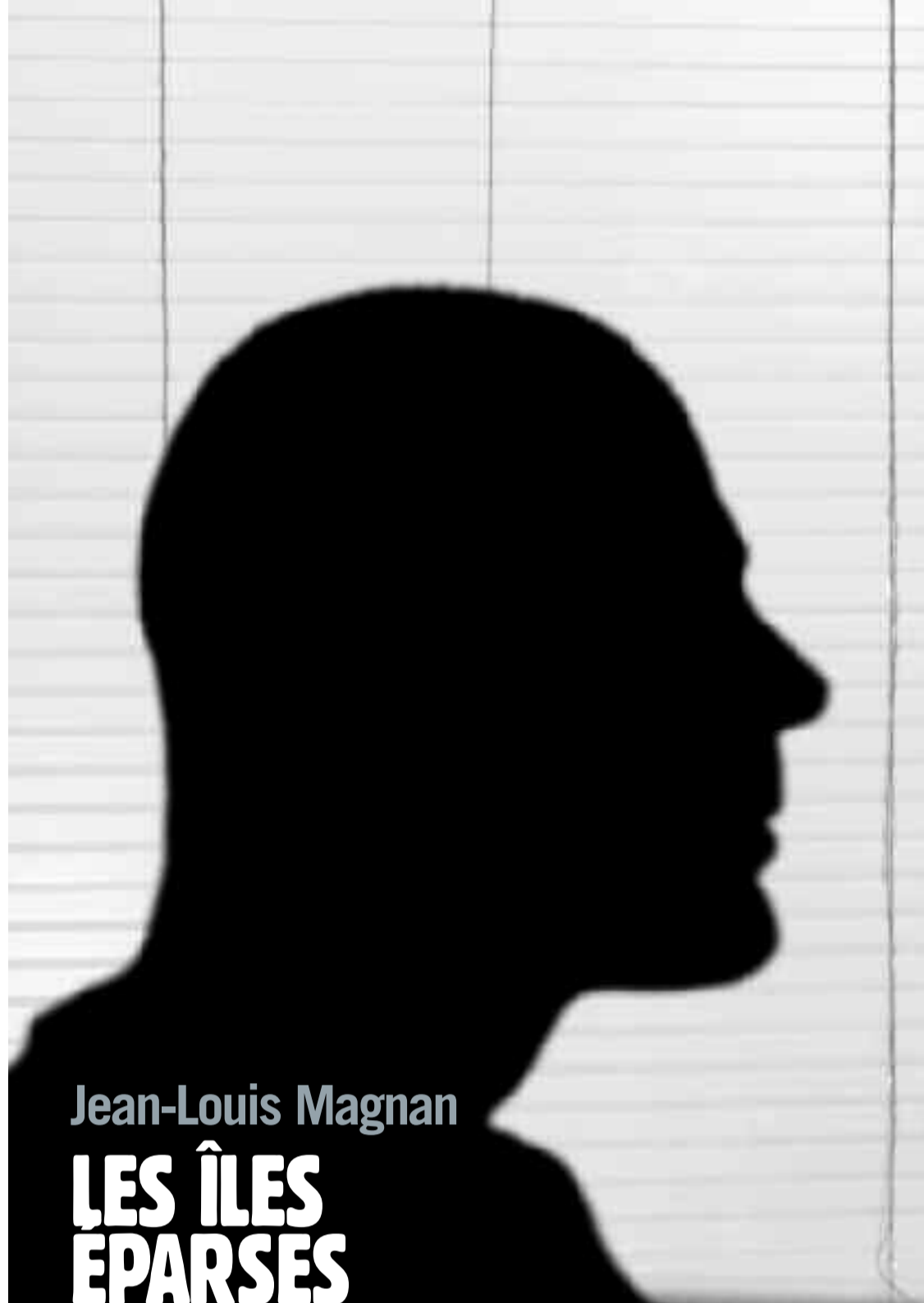
« Cette nuit, j'enterre plus qu'un siècle, soixante ans d'errance, une culpabilité. » Dans ce même appartement de la Butte Montmartre, une cour de fêtards frivoles se prépare à aller au bout de sa nuit de débauche, tandis que le sexagénaire poursuit son évocation de l'épisode le plus trouble de sa vie de mercenaire – et d'une amnésie française.

Tout commence au début des années 1950, dans le détroit du Mozambique. Parmi l'archipel des Éparses, l'île de Juan de Nova, riche en minerais. L'État français cède sa mine de phosphate pour quinze ans à « une frange d'hommes au service du pouvoir », avec à leur tête un compagnon de la Libération, Mendel, qui s'est entouré pour l'occasion d'anciens collabos, parvenus du marché noir et têtes brûlées des aventures coloniales. Le narrateur, qui a fait ses premières armes en Algérie française, les rejoint au début des années 1960, alors que cette « République idéale » des antipodes est déjà devenue un univers concentrationnaire pour ses ouvriers indigènes, et « le lieu de l'abus », y compris sexuel, au seul bénéfice de quelques contremaîtres jouissant de privilèges illimités sur « un bétail effaré ». Suivant les souvenirs d'un narrateur spectral, mais sans remords, le lecteur découvre cet enfer colonial

méconnu, hésitant entre un sentiment d'incrédulité, d'hébétéude et de dégoût.

C'est justement à partir de ce « dégoût fasciné » qu'une autre voix émerge : celle de Nathan-Angelo, le bel endormi et ex-junkie qui, recevant les volontés posthumes de son protecteur, entame une enquête à la fois sentimentale et éthique sur l'itinéraire d'abjection de Barnabé Dole. Ce contrepoint réflexif, conçu selon une série de chapitres en alternance, s'efforce de sonder sans « poésie macabre » l'intériorité d'un bourreau ordinaire, et d'y déceler, au-delà de tout prétexte idéologique, cette « désinvolture de mécréant » mêlée de médiocrité bureaucratique, à l'origine de tant de crimes. Par quels moyens le bourreau parvient-il à une telle « subjugation des esclaves » ? Par quel effet de miroir le mutisme rétrospectif du bourreau ressemble-t-il à s'y méprendre à la parole empêchée de la victime ? Nathan se pose – et nous pose – des questions dérangeantes, dépourvues de réponses immédiates, et sans cesser d'arpenter à rebours l'esclavage amoureux « très tendre, un peu amer » qui le lie à ce survivant jamais repent de l'horreur.

« Je désamorçe le vrai pour m'enfoncer plus avant, sans trop ramper, sur les voies fausses de Barnabé Dole », explique en chemin Nathan. Ainsi ce roman pousse-t-il les leurres de la fiction très loin, pour mettre à nu les zones d'ombre des territoires français d'outre-mer, sur les ressorts trop humains des utopies totalitaires d'hier et d'aujourd'hui,



Jean-Louis Magnan

LES ÎLES
ÉPARSES

d'hui, sur les liens incestueux de la jouissance sur autrui et du crime de masse.

Le contexte historique des *Îles Éparses* sème le trouble à dessein. Ses sources, mouvantes et en partie réinventées, mériteraient quelques éclaircissements. Ce sera, le jour venu, le devoir de mémoire d'historiens sans œillères. Pour l'heure, Jean-Louis Magnan a fait œuvre de romancier, en superposant imaginaire et réalité jusqu'à l'inavouable, l'impensable,

l'insoutenable. Il a mis la puissance de son lyrisme, qui hantait déjà le Beyrouth labyrinthique d'*Anti-Liban*, au service d'une anti-épopée, celle des décombres de l'amour et de la vanité de la toute-puissance.

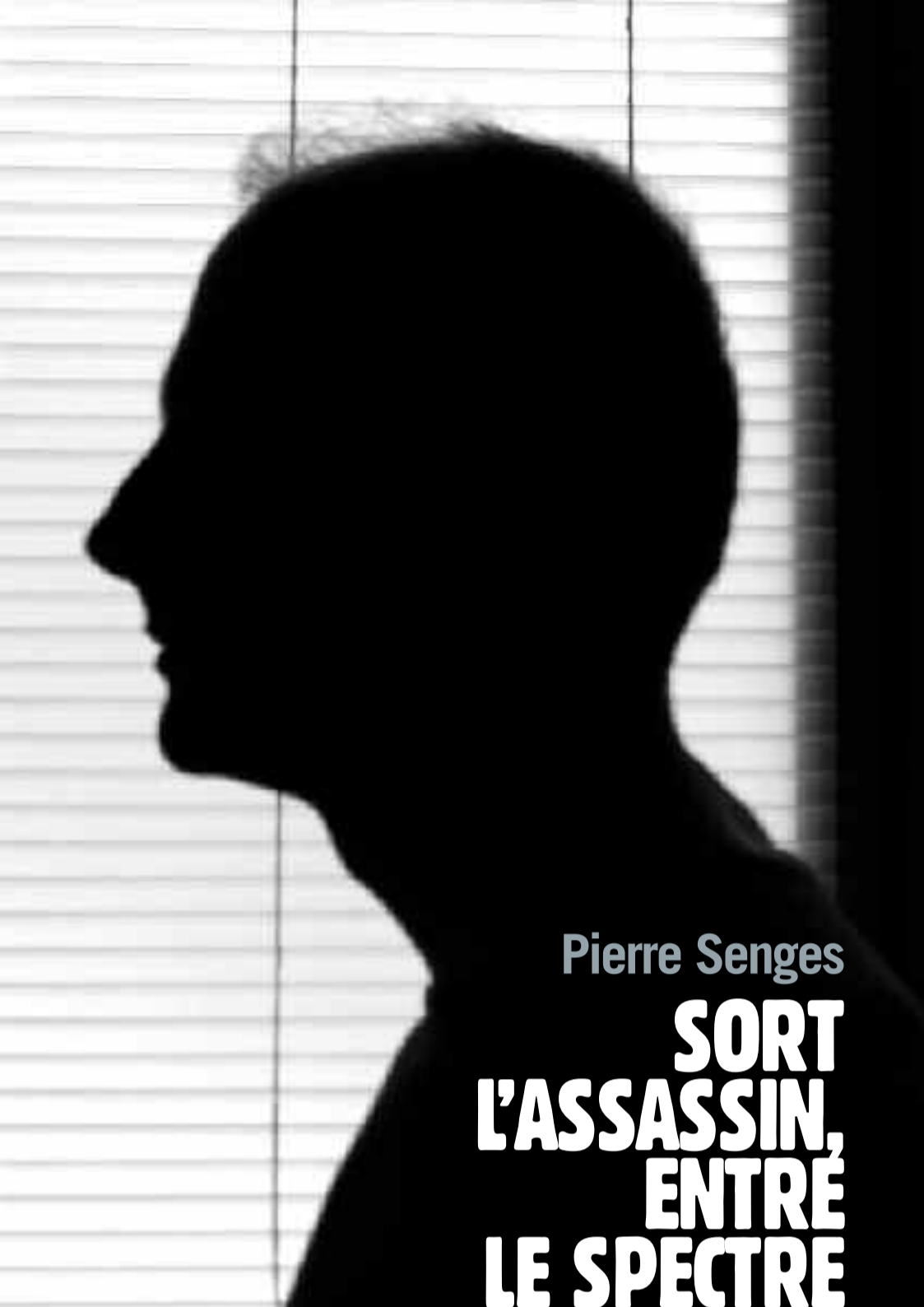
Dans le sillage des *Îles Éparses*, on repense à certaines scènes du *Salo* de Pasolini. On y trouve la même tentative de confronter fantasmes et idéologies pour montrer ce point de confluence utopique de leur part maudite : l'asservissement total des uns à

la jouissance des autres. Reste que Jean-Louis Magnan aborde cet au-delà de l'horreur sans le traître secours de l'image. Et c'est par la seule force des mots qu'il échappe à l'écueil de toute représentation spectaculaire, de toute esthétique de l'hyperviolence, et permet ainsi de rompre le charme tétanisant du Mal par et pour le Mal, de s'extraire surtout des attraits paradoxaux du romantisme noir et de l'instinct de mort.

Avec ce deuxième roman, écrit en brefs chapitres conciliant malaise et clairvoyance, récits et commentaires, épisodes dramatiques et repos poétiques, Jean-Louis Magnan a trouvé, bien au-delà des malentendus du scandale politico-historique, un équilibre littéraire d'une grande maturité d'esprit et de plume.



“ L'Indigne, qu'est-ce que c'est ? ”



Pierre Senges
**SORT
L'ASSASSIN,
ENTRÉ
LE SPECTRE**



**EN LIBRAIRIE
LE 31 AOÛT 2006**

ISBN 2.07.078112.7
96 pages

Pierre Senges est né en 1968. Il est l'auteur, aux éditions Verticales, de trois romans, *Veuves au maquillage* (2000; Prix Rhône-Alpes), *Ruines-de-Rome* (2002; Prix du Deuxième roman 2003), *La réfutation majeure* (2004) et de deux récits, *Essais fragiles d'aplomb* (coll. « Minimales », 2002) et *Géométrie dans la poussière* (dessins de Killoffer, 2004). Il écrit pour France Culture de nombreuses fictions radio-phoniques et a récemment publié *L'idiot et les hommes de paroles* chez Bayard (2005).

Thibault de Montalembert est comédien et metteur en scène. Sorti de l'école du Théâtre des Amandiers à Nanterre, il joue dans les mises en scène de Patrice Chéreau (*Hamlet*), Luc Bondy, Alfredo Arias et Thierry de Perretti. Au cinéma il a participé aux films d'Arnaud Desplechin, Bertrand Bonello et Marina de Van.

Thibault de Montalembert avait lu des extraits de *La réfutation majeure* en 2004 lors d'une soirée organisée par le CNL et l'association Textes & Voix. Pierre Senges a tenu à ce qu'il soit le premier lecteur de *Sort l'assassin, entre le spectre*. Le comédien envisage de monter ce monologue pour la radio et pour la scène en 2007.



“
J'entends déjà venir mon remplaçant.
”



Sort l'assassin, entre le spectre est le monologue d'un homme qui se souvient d'avoir été Macbeth, sans parvenir à savoir s'il a été le véritable roi d'Écosse ou un comédien dans le rôle de Macbeth.

La tragédie de Shakespeare, écrite en 1606, sert bien entendu de référence, mais le projet de Pierre Senges n'est pas de mettre en place un jeu d'allusions pour initiés : le monologue s'inspire moins d'un Macbeth de spécialiste que d'un Macbeth tel que la mémoire collective s'en souvient. Macbeth est un personnage historique. Homme de valeur, apprécié pour sa loyauté envers le roi, il devient le jouet de son destin. Trois sorcières lui prophétisent qu'il sera *thane* (roi). Poussé par sa femme, lady Macbeth, il se confronte à la question : Tuer ou ne pas tuer ? Il assassine le roi Duncan, mais est aussitôt assailli de remords. L'usurpateur monte cependant sur le trône d'Écosse. Ce régicide le précipite dans le crime ; il fera tuer Banquo, son meilleur ami, entamant ainsi une riche carrière criminelle qui est comme la tentative d'effacer les prédictions des sorcières et les ambitions de son épouse. Mais aveuglé par son accession au trône, Macbeth ne parvient plus à maîtriser les conséquences de ses crimes ni à chasser de son esprit les spectres de ses assassinés.

Des nombreuses figures d'usurpateurs, Macbeth, régicide et tyran, est l'une des plus célèbres, peut-être parce qu'il a su admettre la vérité juste avant de

perdre définitivement la tête, en comparant sa vie à « *une ombre en marche (...), un récit conté par un idiot, plein de bruit et de fureur, et qui ne signifie rien* », et lui-même « *à un comédien qui se pavane et s'agite une heure sur la scène d'un théâtre* ».

Le Macbeth tel que le reprend Pierre Senges est ce personnage indécis autour duquel tournent les questions de légitimité et d'usurpation, de destin et de libre arbitre, de réalité et d'affabulation. Il s'agit pour notre comédien en quête d'identité de chercher les signes qui lui permettront d'en finir avec ses questionnements : il devra consulter sa mémoire, fouiller ses poches et ses valises, inventorier ses accessoires, partir à la recherche d'éventuels témoins, convoquer différentes figures de la pièce pour leur demander leur avis, comme dans un roman policier. S'imaginant tour à tour roi et comédien, le prétendant Macbeth en vient à émettre toutes sortes d'hypothèses, et chacune se développe sous la forme d'un récit à l'intérieur du thème de la représentation en politique, appelé parfois le « spectacle du pouvoir », divertissement consensuel pérennisant le pouvoir du spectacle. Son approche n'est pas une critique de la représentation. Il s'agit plutôt d'exiger du tyran qu'il ne se fasse pas d'illusion sur ses propres jeux de scène, qu'il ne surjoue pas et surtout qu'il ne se contente pas d'une version

médiocre de la cérémonie. En somme, si le tyran est condamné au spectacle, qu'il le fasse avec compétence, et, si possible, dignité.

En confrontant une caricature de saltimbanque à une caricature de roi, Pierre Senges remet en question l'éternelle opposition entre l'art et la tyrannie. Par tradition, l'un et l'autre s'opposent, comme le principe de réalité à l'imaginaire, le pragmatisme à l'émotion, la volonté de puissance à la bohème artiste. Mais notre Macbeth, celui de *Sort l'assassin, entre le spectre*, doit rapidement déchanter : il constate assez tôt que la distinction est plus délicate qu'il ne le croyait. Une confusion existe, due au fait que, des siècles durant, le théâtre n'a cessé de représenter des rois, trouvant auprès du spectacle du pouvoir un inépuisable vivier pour ses drames et ses farces... Pour ne pas devenir une simple charge contre les tyrans, une charge qui aurait le tort de se draper dans le velours des rideaux de la vertu et s'inventer des adversaires semblables à ses désirs, *Sort l'assassin, entre le spectre* n'est pas tendre envers le Macbeth comédien, c'est-à-dire envers les arts, c'est-à-dire envers lui-même. L'humour étant, si possible, une autre façon de mettre en scène de très anciens et très sensibles rapports de force.



“
Parce que c'était le jeu.
”



BLANC Anne Luthaud



EN LIBRAIRIE
LE 28 SEPTEMBRE 2006

ISBN 2.07.078109.7
192 pages

Anne Luthaud est née en 1962. Après des études de stylistique et d'histoire, elle a participé à la création de la Fémis avant d'en devenir directrice d'études, puis a travaillé dans l'édition, entre autres comme lexicographe, et a créé des collections pour Larousse. Elle a ensuite dirigé une revue de cinéma, *Cinéma croisés*, y organisant notamment la rencontre d'écrivains et de « fabricants de cinéma ».

Anne Luthaud est l'auteur d'un premier roman, *Garder* (Verticales, 2002 ; Prix de l'INFL ; Prix de l'ENS Cachan), et mène des travaux d'écriture (ateliers, interventions avec des plasticiens...) auxquels elle mêle un travail sur l'image. À paraître aussi à l'automne 2006, *Tendue*, un texte accompagnant les photos de Philippe Bertin, à L'Atelier du Grand Tétras.

Le narrateur du premier roman d'Anne Luthaud, *Garder*, vivait seul dans un phare. Il y gardait les histoires d'amour que venaient lui confier des visiteurs sans lendemain. Dans son deuxième roman, elle explore sous un autre angle, et selon un dispositif de huis clos, les jeux de rôles de l'amour et du hasard, jeux parfois cruels qui président aux rapports de couple. *Blanc* est donc conçu comme un jeu guerrier, un jeu dans lequel la parole est une arme de destruction individuelle.

« Il y eut un commencement. Une pièce blanche et vide. De la peau. Un souffle et son odeur. Des gestes recommencés et neufs à la fois. Quels gestes. Je les sens, ne peux les identifier, les voir. Il faudrait faire revenir les images. Dans leur épaisseur. Les tensions et les creux. Il n'y avait pas de paroles alors. Dans la scène blanche, aucun mot. C'est après que la parole est venue. Avec le jeu. Puisque le but du jeu était de décider de la parole de l'autre. »

À l'origine de ce jeu de rôles, une voix de femme qui propose et impose à son partenaire, Will, un premier scénario. Celui-ci dévoile plusieurs personnages imaginaires, *l'homme au chien, la jeune fille, la vendeuse du marché aux poissons*. À Will d'entrer dans ses fictions pour y tisser, au gré de ses filatures, de nouvelles intrigues dans lesquelles la narratrice s'égaré à son tour.

« L'homme aux trois chiens a tourné sur la gauche, il se dirige vers l'Institut du Monde Arabe. (...) J'ai envoyé la jeune vendeuse du marché aux poissons – je l'ai appelée Ire – dans une ville américaine. Elle y rencontre Théo et ses deux chiens – John et John-John. (...) J'ai envoyé Ire à Naxos, l'île grecque où Ariane a été abandonnée par Thésée. (...) Aujourd'hui, Will, tu vas voir la statue de Laure de Noves, seul. Ire n'est pas là, l'homme au chien non plus. L'Américain de Floride – grand, sec, cheveux gris – qu'Ire a croisé dans le village s'arrête pour leur parler. »

Et ainsi de suite, selon la logique d'une joute oratoire qui, de défi en défi, déroule comme par procuration l'état de leurs propres rapports de force, de couple. Du jardin du Luxembourg à Naxos, de Beaubourg à la Floride, on suit les dérives psycho-géographiques de ces figures – *Théo, Laure, Perce, la grand-mère, l'homme aux trois chiens, Klem le chien, Ire...*

Le thème fondateur de *Blanc* est celui du pouvoir et de la parole, le prétexte étant de voir comment l'un et l'autre s'incarnent à travers des identités d'emprunt, en particulier dans des relations sentimentales truquées, réglées sur des codes d'amour courtois, comment tout rapport est un rapport de manipulation, comment la parole oblige, la parole fige. Pourtant, on dit aussi qu'elle libère. Mais qui ?

« Will a eu un grand et franc sourire. Je le voyais pour la première fois. Voilà. C'est comme ça que Will a gagné. »

Et peu à peu j'ai perdu la parole. Plus de voix. Puis j'ai oublié. Plus de mémoire. Blanc. Depuis je suis là. Dans la pièce blanche et vide, avec lui. »

En fin de partie, il devient difficile de distinguer qui prime, du personnage, du rôle ou du narrateur, et si Will n'est pas l'amant imaginaire d'une relation où tout se dérobe.



EN LIBRAIRIE
LE 5 OCTOBRE 2006

ISBN à venir
64 pages

Gérard Potier Philippe Raullet

S'IL PLEUT, VOUS RAMASSEREZ MON LINGE

Philippe Raullet est né le 7 juin 1940 et mort à Paris le 23 mai 2006. Il est l'auteur, entre autres, de *Micmac* et *L'Avant* (Minuit, 1993, 1995), puis de *Amer et prodigue* (Calmann-Lévy, 1997) et aux éditions Verticales de *Allons, pressons!* (2000) ainsi que du très remarqué roman *Pitiés* (2003). Depuis dix ans, Philippe Raullet a sillonné la France et initié un grand nombre de lectures et d'ateliers d'écriture avec un sens de l'écoute et du partage remarquable.

Gérard Potier, né en avril 1960, auteur et comédien-conteur est directeur du Bazar Mythique.

Depuis 1989 il poursuit sa vocation : chercher, trouver, jouer, écrire, diffuser toutes les formes de paroles pour dire le monde. Parmi ses spectacles : *Beaux et Courageux* (1995), *Pas bouger le chien* (2002), *Ce père que j'aimais malgré tout* (2003).

Gérard Potier et Philippe Raullet ont écrit ensemble le canevas d'un spectacle qui est devenu un livre, *S'il pleut, vous ramasserez mon linge*. Ce texte, écrit à quatre mains, est le fruit d'un travail sur la langue, l'oralité. L'un, conteur et comédien, en a fourni le matériau ; l'autre, romancier, en a construit la partition. L'un a improvisé, l'autre recueilli ; l'un donné de courts dialogues, constitué un tissu, l'autre dressé, composé une « écriture » orale. Durant des mois, ils se sont mis en bouche la voix des humbles, ces lieux communs (au sens le plus noble du terme) qu'ont forgé de longue date les gens de peu.

Et, à force d'ajouter, de croiser, de retourner chaque formulation, ils ont inventé un personnage féminin, une existence de petites

habitudes, de débrouilles et de labeur, où résonnent d'ancêtres parlés populaires. Parmi ces tournures familières, on retrouvera aussi l'écho stylisé des voix intérieures d'un écrivain et d'un acteur, prêtant leur talent à une subjectivité faite de propos rapportés, oubliés, exhumés, détournés.

Ce texte est donc l'expérience incandescente, presque alchimique, de la transmission d'une mémoire collective, la nôtre malgré tout, à travers ses mots sans auteur, ses mots les plus dévalorisés, ses expressions les plus ordinaires.

La création de *S'il pleut, vous ramasserez mon linge* est prévue pour 2007. Elle s'est élaborée pour beaucoup au Manège à la Roche-sur-Yon.

« Il faudrait voir du côté d'expression comme "réunion de famille" ou peut-être pourquoi pas "noces". Et s'il est une question en dessous, c'est bien celle de la parole, qui à la fois dit, tait, transmet, juge, aime, condense parfois en quatre mots une vie, l'air apparemment de parler de tout autre chose. La réalité du monde ne serait que ce qu'on en dit, son cœur le verbe, le langage que chacun forge pour s'entendre vivre. »

Philippe Raullet

« Enfant, je collais mon oreille contre la porte du couloir qui menait à la salle à manger pour entendre ce que je ne devais pas savoir. J'ai en moi des mots, des silences, des sons et des regards à ne savoir qu'en faire. Pourquoi sont-ils là ? Chez les miens, la parole était puissante, saisissante, dévastatrice. Un mot pouvait nous anéantir. » Gérard Potier

« j't'ai déjà tout dit – ça intéresse les gens nos histoires ? mais, madame ce n'sont pas vos histoires, mais les nôtres ! – ah bon ? – à vous aussi ça vous est arrivé ? – d'un autre côté... – de toute façon, toi et la parole... –

oh c'est bien simple, toi tu parlais avant d'marcher – vous avez été en r'tard pour marcher – oh ça, il peut avoir une belle voix, il a tellement appelé sa mère ! – mon dieu comme t'as pleuré... – »

EN LIBRAIRIE
LE 5 OCTOBRE 2006

ISBN 2.07.078117.8
128 pages



Jean Reinert

LES AMANTS DE BAGDAD

Jean Reinert vit et travaille à Montpellier. Il a écrit une quinzaine de pièces, dont certaines ont fait l'objet de créations. Il est également auteur de livres pour la jeunesse.

Récit à deux voix, double monologue intérieur, *Les amants de Bagdad* est une simple histoire d'amour, une courte tragédie. Plongée dans l'inattendu de la guerre, Bagdad commence à trembler sous les bombes alliées alors que deux êtres se rencontrent et qu'une douce musique s'élève dans leur cœur.

« Lui » est palestinien, vagabond, poète, un survivant beat moyen-oriental déclamant des vers d'Abou Zayd, d'Abû Nuwâs, d'Al Maari, de Samih Al Qassim... « Elle », très jeune femme bagdadi, oisive lectrice, se laisse bronzer au fil des jours que menacent d'autres orages. Ils se croisent sur une terrasse perchée sur les toits d'où la ville s'offre en spectacle. Ce lieu deviendra la scène de leur passion et celui au-dessus duquel la zone en cours de destruction se pose en décor fragile, friable de leur relation naissante. Deux innocents que la guerre tente de séparer, d'isoler, d'atomiser.

« Elle » et « Lui » illustrent leur amour en citant des vers des plus grands poètes arabes.

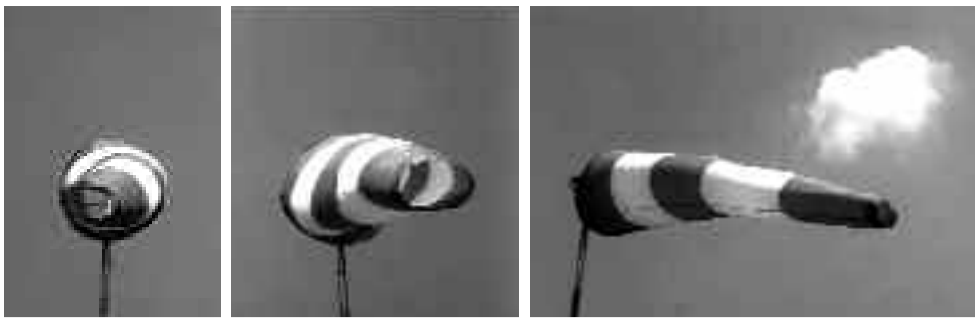
« Lui », le voyageur, fait découvrir à « Elle », comme en miroir, ceux de Rimbaud, Baudelaire... Face au choix des armes, Jean Reinert résiste, en affûtant les siennes, celles de la poésie du désir et du désir de poésie. Il oppose à tous les aveuglements soldatesques un retour aux sources d'une culture millénaire, celle de la Mésopotamie, le berceau de notre monde, une civilisation si évidemment universelle que d'aucuns en Occident voudraient effacer jusqu'à la trace même de cette évidence.

Et pourtant, l'art poétique du monde arabe est bien nourri d'hédonisme et privilégie la liberté individuelle. Une source d'inspiration radicalement aux antipodes de sa caricature « islamiste ».

« Lui : En un quart de seconde, l'inconcevable est devenu réalité. Le ciel a hurlé à la mort, le sol et les murs ont tremblé ; l'alerte était au ciel mais le danger semblait provenir de la terre. Au ventre une sensation connue, identifiée, maîtrisable. Ma pensée s'est focalisée sur toi, ta fragilité, ta grâce telle qu'en l'image gardée hier de toi... » (...)

« Elle : Peut-on mourir ainsi ? On est quelque part dans la vie et puis, tout à coup, un objet insolite dans le ciel, comme dans les films. Et, sans qu'on ait le temps de réaliser ce dont il s'agit, l'éclair fulgurant de la mort : une fraction de seconde pour une éternité...

L'éclair... est-il passage de la lumière à l'ombre ? On tombe dans le grand trou noir... Ou de l'ombre à la lumière ? Et on file comme une flèche vers la plus grande clarté... »

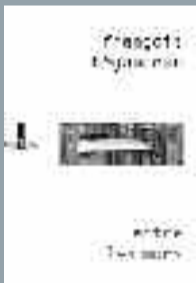


En novembre 2002, quelques semaines avant que ne paraisse son roman *Pitiés*, nous avons proposé à Philippe Raullet de nous parler de sa fabrique d'écriture. De cet entretien informel, il nous reste sur bande magnétique l'extrême douceur de sa pensée en mouvement. Et puis un long chapelet de phrases, chacune faisant sens avec une netteté sans pareil, et toutes ensemble reprenant sur son métier (de vivre et d'écrire) le même ouvrage. Certaines de ses paroles d'alors, livrées ici dans le désordre de notre émotion, résonnent aujourd'hui d'une manière plus évidente encore. De vive voix, il nous manque déjà, mais c'est l'occasion où jamais de rester à son écoute.

« Si possible, parler d'un seul tenant, d'un souffle. Affaire de respiration. En un mot, la parole préexiste au récit et le porte. Même les clichés et les lieux communs... Et heureusement, sinon pas d'écriture. On entend les individus vivre (ou pas) dans les conversations courantes. Par définition, on est plusieurs à fabriquer de l'événement. On n'écrit qu'avec ce qui échappe, ce qui n'est pas encore "là"... Toujours la même histoire : on est porteur de choses que l'on ignore. C'est la forme qui pense... Il me vient l'expression : "embrasser une réalité"... Ça résonne comme "brasser", mais avec quelque chose en plus... À mon sens, il faut une foutue dose d'amour (ou d'attente de quelque chose) de l'humain pour "grincer" comme le font Rimbaud, Lautréamont, les autres... Compassion, c'est un grand mot, mais oui. Pourquoi "perdant" voudrait-il dire automatiquement "perdu" ? D'ailleurs, "perdu" à quoi ? à cet ordre ?... Tant mieux. C'est difficile de parler brièvement de cela sans chausser les gros sabots... On arrête là. »

Merci à toi, Philippe, d'avoir tant et si bien existé que...

Jeanne, Yves & Bernard



ENTRE LES MURS

(Prix France Culture-Télérama 2006)

se prolongera sous la forme d'un film réalisé par Laurent Cantet (*Ressources humaines, L'emploi du temps et Vers le sud*).

François Bégaudeau travaille avec le réalisateur à l'écriture du projet produit par Haut et Court.

À VOS AGENDAS !

Le 11 septembre prochain, Chloé Delaume, Anne Luthaud, Arno Bertina, Jean-Louis Magnan et Pierre Senges présenteront leurs livres lors d'une soirée au Point éphémère au cours de laquelle vous pourrez entendre ces textes dits par les auteurs et des comédiens.

Point éphémère
190 quai de Valmy
75010 Paris
M° Stalingrad
www.pointephemere.org

les événements, les nouveautés, le catalogue sur
www.editions-verticales.com

Verticaux & Co
Cathie Barreau
Guénaél Boutouillet
Philippe Brulin
Jeanne Guyon
Élise Lacharme
Yves Pagès
Gérard Potier
Nicolas Rouxel
Sainte-Télévision, patronne
des arts
Bernard Wallet

In memoriam
Griséïdis R.
Étienne R.-G.
Gabrielle W.

Erratum
Ségolas Roycozy

Salutations clichyssoises
à Muttin Altun

Design graphique
Philippe Bretelle 2006

Photographies
© Philippe Bretelle
sauf © Damien Daufresne (p. 1)
© Nicolas Rouxel (p. 16)

Impression
4M, Montreuil-sous-Bois
Dépôt légal : juin 2006

Diffusion Gallimard
Distribution SODIS

